



Les Mauvaises eaux
Cédric Ferrand

Publication: 2010

Catégorie(s): Fiction, Horreur, Fantastique, Nouvelles

Tag(s): Nouvelle

Auteur de jeu de rôles ayant abjuré ses créations et ancien collaborateur du magazine Casus Belli, Cédric Ferrand a également sévi comme relecteur de romans Warhammer et Warhammer 40,000 pour le compte de la Bibliothèque Interdite. Il coanime un blog où il aime détester la fantasy :<http://www.hu-mu.com>. En plus de parler de lui à la troisième personne du singulier, il publie son premier roman (Wastburg) chez les Moutons électriques et parle de son livre sur <http://www.wastburg.com/>. Il vit désormais à Montréal où il se départit progressivement de ses mauvaises manières de maudit français. Il est possible de lui écrire sur kedrik@gmail.com.

La parole des Blancs est une belle fleur qui ne donne pas de fruit.

Proverbe kali'na

C'est au cours de son séjour à la Maison du Bon Repos de Cayenne que Baptiste rencontra le père Jean Broca. La période était étrange : des troubles agitaient les bagnes, et les journaux de la métropole étaient hésitants à aborder franchement les circonstances précises de ce que certains osaient ici appeler ouvertement une mutinerie. Un stupide accident clouait Baptiste au lit depuis quelques jours, le médecin étant pessimiste quant à la fracture de sa jambe droite, qui s'était infectée. Baptiste gardait donc le lit, enfiévré, ne trouvant que difficilement le repos entre les soins incessants des infirmières et la douleur qui irradiait de son tibia. La fièvre et la moiteur guyanaise rendaient ses draps constamment humides, le faisant frissonner au moindre souffle d'air. Il pensa être sorti d'affaire quand la fièvre fut vaincue, mais c'était sans compter sur les supplices de cette torture pourtant légale que les docteurs appellent rééducation. Les exercices visant à lui rendre l'usage de sa jambe étaient harassants, et les infirmières ne lui laissaient aucun répit. Le simple fait de claudiquer hors de sa chambre en s'aidant d'une canne pour se rendre aux lieux d'aisance l'épuisait. La Guyane devait être un nouveau départ pour lui après ses déboires financiers en métropole, mais sa nouvelle vie en outre-mer débutait sous de biens mauvais augures.

Le père Broca était son voisin de lit. Leur accointance fut donc, de prime abord, purement hasardeuse, la simple proximité du prêtre étant sa plus grande qualité. Il faut dire que la solitude d'une maison de repos vous impose de bien curieuses amitiés de circonstance : qu'une vieille dame eut été alitée à la place du père Broca et elle aurait été tout aussi intéressante aux yeux de Baptiste lors de ces mornes heures d'attente, sans famille et sans amis. Mais la chance le dota du plus étonnant des voisins de lit, même si leurs premières conversations furent difficiles. Son état de faiblesse constant le rendait particulièrement irritable, d'autant que cette convalescence ne semblait jamais vouloir en finir. De son côté, le père Broca n'était pas d'un naturel très abordable : il savait se rendre parfaitement ignoble avec les infirmières et se montrait soupe au lait avec quiconque lui adressait la parole, fût-il animé des meilleures intentions. Ces deux caractères exécrables s'accordèrent toutefois dans une forme de renfrognement partagé : ils étaient, par la force des choses, d'une commune mauvaise humeur, houspillant le personnel médical et les autres malades avec une égale amertume. Pire, une forme de compétition de

mauvais caractère les opposait : c'était à celui des deux qui se montrait le plus odieux envers le reste du monde.

Si les raisons du séjour de Baptiste à la Maison du Bon Repos étaient dues à des dettes de jeu trop tardivement remboursées, en revanche celles du père Broca n'étaient pas patentes. Il ne semblait souffrir d'aucune blessure physique, si ce n'est un épuisement généralisé dont les stigmates étaient nombreux. Sa maigreur maladive faisait saillir ses os sous sa peau, dont la pigmentation tendait par endroit vers le jaunâtre. Ses cheveux courts et blonds étaient absents sur certaines zones de son crâne et ressemblaient plus à des brûlis qu'à une chevelure. Malgré les longues heures de sommeil qu'il s'accordait, il arborait autour des yeux des cernes affreux, comme si ses siestes sans fin l'épuisaient. Quand Baptiste posait des questions sur l'état de santé du prêtre, les médecins utilisaient toujours les mêmes mots : anémie, langueur, consommation... Pourtant les infirmières ne lui donnaient aucun médicament et ne l'astreignaient à aucun régime alimentaire particulier. Son caractère ombrageux ayant fait des ravages même chez les plus patientes, elles l'ignoraient, en dehors des soins d'hygiène les plus élémentaires. Mais le temps passant, leur joute amicale se mua en respect mutuel, et Baptiste lui confia sans ambages les raisons qui l'avaient poussé à se réfugier en Guyane. Mais son histoire était insignifiante comparée à celle du père Broca.

Ordonné prêtre en 1905, le père Broca était dès le début de son sacerdoce un homme en colère contre la France, qui avait commis l'irréparable en séparant l'Église et l'État. Ses sermons bilieux critiquaient aussi bien l'ignominie des Républicains tels qu'Émile Combes ou Maurice Allard que le laxisme de la hiérarchie catholique, ce qui n'aida bien évidemment pas à l'avancement de sa carrière. Éternel prêtre vacataire, il sillonnait la France en remplaçant ses confrères malades, au point d'être surnommé « Jean sans paroisse » dans plusieurs diocèses. Lassé de cette vie d'errance, désireux de s'installer durablement au sein d'une bourgade, il fit jouer le peu de crédit qu'il disposait en haut lieu pour accompagner plusieurs familles qui quittaient la métropole afin de s'installer en Guyane pour fonder une nouvelle communauté. C'est donc au cours de l'année 1921 qu'il débarqua à Cayenne avec six familles originaires de différents pays de France. Forte d'une trentaine de personnes, la congrégation s'entassa sur un chapelet de pirogues et remonta le fleuve Approuague sur deux cent soixante-dix kilomètres. La sauvagerie de la Guyane profonde n'était alors aucunement source d'inquiétude :

l'émerveillement de la découverte effaçait tous les désagréments de la jungle. C'est au pied du massif de Saül, là où le fleuve Approuague prend sa source, que la congrégation s'établit en prenant le nom de Sainte-Marie-des-Ravines.

Le travail ne manquait pas pour les Mariravinois, car tout était à faire dans le village : bâtir des maisons, déraciner des arbres pour rendre le terrain cultivable, découvrir les variétés locales de fruits et de plantes (dont certaines n'apparaissaient dans aucun herbier connu), apprendre à chasser en évitant les périls de la jungle... Les choses avancèrent bien car la petite communauté disposait de talents variés au sein de ses habitants. Moins d'un an après leur arrivée, les Mariravinois inaugurèrent leur église : une simple structure de planches, certes, mais elle faisait la fierté du père Broca, qui disposait enfin d'un lieu de culte et de fidèles à lui. Il eut même la sagesse de ne pas tenter d'évangéliser les Kali'nas, les indigènes qui vivent non loin de Sainte-Marie-des-Ravines. Il sentait que ces gens là n'étaient pas la priorité de sa mission. Et les Kali'nas lui rendirent la pareille en se tenant le plus éloignés possible des affaires des Mariravinois. Les premières naissances au village, la liaison régulière qui reliait le village à Régina, à l'embouchure du fleuve, le confort relatif qui commençait à s'installer, les bonnes récoltes, des mariages honnêtes... Ces bonnes nouvelles érodèrent lentement la prudence de la communauté.

Pourtant, en tant qu'unique confesseur de Sainte-Marie-des-Ravines, le père Broca savait que tout n'était pas limpide dans le village. En plus des habituels errements moraux dont ils se faisaient grief à confesse, certains villageois se plaignaient de faire des cauchemars à répétition, et étrangement, ces rêves tordus réalisés par des personnes issues de familles différentes avaient des similitudes dans leur description. Mais le prêtre n'eut pas l'occasion de beaucoup réfléchir à ce mystère : un beau jour, la maladie frappa plus rudement qu'à l'accoutumée. Les enfants attrapèrent tous la dysenterie, et les décès se succédèrent, implacablement. Ce malheur eut bien évidemment un effet dévastateur sur le moral des Mariravinois, submergés par la morosité. Les hommes délaissèrent progressivement les travaux des champs, et certaines femmes devinrent hystériques de chagrin. Le premier cas de suicide du village fut le déclencheur d'une vague encore plus grande de mélancolie. Les mauvais rêves se généralisèrent. Même si le père Broca était incapable de se souvenir exactement de leur contenu, il lui restait l'écho lointain d'horreurs sans nom plus effroyables que tous les démons de la Bible réunis, et le sentiment inconfortable d'être épiés par des choses informes tapies dans l'ombre. Faute d'attention, la récolte fut catastrophique. Une histoire d'adultère

déboucha sur un meurtre particulièrement sanglant. La même maladie qui avait arraché les enfants à leurs parents se manifesta chez les adultes les plus affaiblis. Un beau jour, le père Broca se rendit à l'évidence : le cimetière était devenu l'endroit le plus peuplé de Sainte-Marie-des-Ravines.

Alors que la communauté s'était réduite à une peau de chagrin, le coup de grâce vint du fleuve Approuague lui-même quand un des villageois découvrit dans l'eau une pépite d'or grosse comme le pouce. Une bagarre éclata entre les survivants recrues de fatigue pour la possession de ce trésor : la rage saisit tous les intervenants. Des couteaux jaillirent, des coups de fusil éclatèrent. Le père Broca tenta en vain de ramener tout ce petit monde à une attitude plus chrétienne : même lui s'énerva plus que de raison et perdit son calme. Quand il reprit enfin le contrôle de lui-même, il tenait dans une main la pépite tant convoitée et dans l'autre, un coupe-coupe ensanglanté. À ses pieds gisaient les corps sans vie de ses dernières ouailles. Dans son accablement, il trouva la force de monter dans une pirogue pour fuir Sainte-Marie-des-Ravines en se laissant dériver sur l'Approuague. Il fut découvert plusieurs jours plus tard, une centaine de kilomètres en aval, délirant dans son embarcation. Se réveillant dans un lit de la Maison du Bon Repos à Cayenne, il découvrit que sa pépite d'or lui avait été volée durant sa torpeur. Quelque part, il en était soulagé.

Baptiste était le seul à qui le père Broca avait fait ces confidences, personne d'autre n'ayant eu la patience d'amadouer le curé soupe au lait. Pour tout le monde, les Mariravinois étaient morts d'une épidémie de paludisme sévère, aucun gendarme ne souhaitait avaler deux cent soixante-dix kilomètres de fleuve pour réfuter la parole d'un prêtre qui avait vu agoniser sa congrégation. Le père Broca raconta son histoire à Baptiste dans le désordre le plus complet et sur plusieurs semaines. Il lui arrivait de tenir son voisin de lit éveillé une bonne partie de la nuit quand il lui racontait en chuchotant comment s'était déroulé son unique contact avec la tribu des Kali'nas ou bien ses premières nuits sans sommeil quand la jungle se faisait oppressante avec ses bruits nocturnes si éloignés du calme des nuits provinciales. Les deux convalescents avaient alors l'air de deux écoliers d'internat bravant le couvre-feu du surveillant du dortoir. Le récit initial du prêtre se perdait dans une multitude de détails relatifs à la vie quotidienne du village durant ses heures fastes. Ce que Baptiste tenait pour être la vérité était formé des points qui étaient le moins sujet à contradiction dans les différentes versions du père Broca.

Car, il fallait l'avouer, il arrivait au prêtre de faire varier certains éléments de son histoire, comme le nombre précis de Mariravinois ou la nature exacte de la maladie qui condamna les villageois. Baptiste le croyait à moitié à l'époque où il lui fit ses confidences, mais il vécut par la suite des mésaventures suffisamment dérangeantes pour attester que cette histoire est malheureusement véridique. Car enfin, un prêtre ne s'accuse pas de meurtre pour le plaisir d'impressionner son voisin de lit à l'hôpital.

Un beau jour, les médecins donnèrent à Baptiste son congé de l'hôpital. Il ne boitait presque plus et ne devait utiliser la canne que pour les longs déplacements. Il n'eut pas l'occasion de saluer une dernière fois le père Broca car le prêtre disparut la veille de sa libération. Un docteur prétexta un transfert dans un hôpital catholique, mais une infirmière évoqua plutôt la visite d'un parent désireux de le faire rapatrier en métropole. Les patients, toujours plus cancaniers que le personnel de soin, certifiaient qu'il s'était évadé comme le grand Houdini. Baptiste, lui, reprit sa mauvaise vie dans Cayenne en tirant le Diable par la queue avec ses soucis financiers.

Bien évidemment, l'histoire hors du commun du père Broca lui trottait dans la tête. L'or de l'Approuage était bigrement attirant pour l'homme endetté qu'il était. Après quelques jours d'hésitation, il rejoignit assez facilement la petite ville de Régina et commença à poser des questions au gens du cru. Il ne fallut pas longtemps avant que lui soit présenté Edgar Moiré, le capitaine de *La Quille*, une grosse embarcation à fond plat faisant chaque mois la navette entre Régina et les villages en amont du fleuve Approuage. Après une soirée de jeu et d'alcool où Baptiste fut pour une fois en veine, le capitaine l'accepta comme passager en stipulant très clairement qu'il ne devait absolument rien toucher de sa cargaison. Enfin, cargaison était un bien grand mot : c'était un véritable *ca-pharnaüm* constitué d'objets hétéroclites : tissus, peaux, tabac, seaux en métal, cannes à pêche, bottes en cuir, bâches, munitions... Le chargement était tellement énorme que la ligne de flottaison du bateau était à peine à quelques centimètres au-dessus de l'eau du fleuve. Le moteur qui propulsait cette quincaillerie flottante peinait lourdement à lutter contre le courant fluvial.

Le voyage dura plusieurs jours, avec une remarquable économie de mots de la part du capitaine, trop occupé à écoper ou à réparer le moteur pour bavarder. La présence de deux gaillards patibulaires armés chacun d'un fusil de chasse, pour dissuader les voleurs, n'aida pas à détendre l'atmosphère. À la grande surprise de Baptiste, *La Quille* ne s'arrêta dans

aucun des villages situés sur son parcours. Le capitaine Moiré ne cherchait pas à vendre sa marchandise en cours de route, il réservait sa cargaison pour sa destination finale : Sainte-Marie-des-Ravines.

La description du village par le père Broca avait laissé à Baptiste l'impression d'un hameau agglutiné au fleuve, où moins d'une dizaine de maisons en bois s'accrochaient autour de l'église centrale. Sa surprise fut énorme quand *La Quille* accosta aux pontons du village : les deux rives étaient désormais colonisées par les nouveaux Mariravinois qui avaient pris possession des lieux. Ce n'était pas un petit patelin moribond, c'était un village en pleine expansion. Au lieu des petites maisons de bois bien proprement construites, il y avait une armada de tentes de fortune réalisées avec des draps et du cordage. Ceux qui étaient là depuis plus longtemps avaient établi des cabanons rudimentaires en fixant quelques planches avec une poignée de gros clous. Certains utilisaient des pirogues retournées pour se protéger des pluies. Les plus endurcis tendaient un hamac entre deux arbres et utilisaient une bâche en guise de protection. Tout ce bric-à-brac de logements de fortune était si serré que le mot « intimité » semblait avoir été rayé du vocabulaire de Sainte-Marie-des-Ravines. Entre les tentes et les cabanons serpentaient des sentiers boueux que les villageois utilisaient pas tant comme chemin que comme égout. Bref, c'était moins un village colonial français que les bas-fonds d'une bourgade médiévale fondée sur une motte de boue.

Dès son arrimage, *La Quille* fut vidée par huit dockers improvisés qui emportèrent l'intégralité de la cargaison vers le seul bâtiment massif du village. Baptiste suivit donc la file des manutentionnaires qui se faufilaient entre les guitounes sans se prendre les pieds dans les piquets et les cordes, et il comprit que la bâtisse, surmontée d'un panneau de bois annonçant « Chez Émile », était en fait l'ancienne église qui faisait la fierté du prêtre au caractère de cochon. Dieu avait été expulsé sans ménagement des lieux puisque l'établissement servait désormais de bar/bordel/hôtel/épicerie/quincaillerie. Et comme Baptiste n'avait pas de point de chute, il fit de « Chez Émile » son quartier général, d'autant que c'était le seul commerce de Sainte-Marie-des-Ravines. C'était là que tout se passait. D'ailleurs, une fois la rumeur de l'arrivée de *La Quille* répandue dans le village, tous les Mariravinois se ruèrent dans l'établissement. Certains venaient chercher une commande spéciale en provenance de Cayenne, d'autres pour voir s'il y avait du courrier pour eux dans le sac postal que le capitaine Moiré vidait sur une table encore encombrée de verres et d'alcool.

Impossible de parler de « *Chez Émile* » sans parler de l'Émile, justement. De son vrai nom Émile Fortier, c'était un ancien adjudant de l'armée française, un petit vachard à petites moustaches. Dirigeant son petit monde à la cravache, littéralement, il cumulait tous les privilèges de potentat à travers plusieurs monopoles : marchandise, alcool, filles, protection... Même sans élection, il était de fait le maire du village, son chef de la police et son parrain du crime. Rien ne se passait à Sainte-Marie-des-Ravines sans qu'Émile finisse par l'apprendre et demander sa quote-part. Pour asseoir son autorité, il pouvait compter sur une petite armée personnelle d'employés et de sous-fifres qui formait une sorte d'administration locale. Impossible de vivre au village sans devenir d'une manière ou d'une autre débiteur d'Émile. Et c'était alors le début de la fin pour l'endetté incapable de rembourser : pouce cassé, saisie des biens, mise au tapin de la femme ou de la fille. Et chercher le conflit avec Émile était le plus sûr moyen de se noyer dans l'Approuage. Baptiste connaissait bien ce genre d'individus, puisque c'est avec eux qu'il avait l'habitude de s'acoquiner pour financer sa passion du jeu.

Le plus étrange, c'est qu'Émile n'était pas le plus sanguin dans son établissement. Si ses colères étaient craintes de tous, rien n'égalait la terreur qu'imposait Siem, sa femme. C'était une Cambodgienne d'une cinquantaine d'années, très ridée, qui ne parlait pas un mot de Français. Toujours avec une cigarette au coin de la bouche, c'est elle qui donnait le plus d'ordres aux employés en faisant des gestes explicites et en hurlant en Cambodgien jusqu'à que ses quatre volontés soient faites. Durant son séjour à Sainte-Marie-des-Ravines, Baptiste assista à bien des scènes de ménage très auditives entre Siem et Émile, mais ils formaient assurément le couple le plus solide de la région. Sans doute parce que leur union était avant tout un partenariat commercial. Même s'il est arrivé par la suite à Baptiste de sympathiser occasionnellement avec Émile autour d'une bouteille de Pastis (qu'il a dû rembourser plus tard), Baptiste ne trouva jamais le courage de lui demander comment un sous-officier français pouvait se retrouver à vivre au fin fond de la Guyane en étant marié à une Cambodgienne.

L'économie de la communauté était entièrement basée sur le travail de forçat des orpailleurs. Ils venaient de différents horizons : bagnards évadés, aventuriers cupides, doux rêveurs, aspirants entrepreneurs, vagabonds tentant leur chance, indigènes mimant les Blancs... Du matin au soir, ils avaient les pieds dans l'eau du fleuve, penchés sur leur batée (le plat en fer avec lequel ils séparaient l'or du sable) à chercher les paillettes ou les plus rares pépites. Leur cohabitation le long du fleuve était

difficile : les meilleurs emplacements étaient défendus bec et ongle, et les vols n'étaient pas rares. Un bon orpailleur devait non seulement avoir assez de chance ou de talent pour trouver de l'or mais savoir le protéger des vautours qui trouvaient moins fatigant de récolter l'or avec un pistolet qu'avec une auge en métal. Il régnait donc au sein des orpailleurs une sourde ambiance de suspicion permanente. Pour l'avoir lui-même vécu quand Baptiste se lança dans la profession pour éponger ses nouvelles dettes auprès d'Émile, chaque nouveau venu était inévitablement ostracisé pour tenter de le faire craquer nerveusement afin qu'il parte du village. Certains travaillaient en famille, n'hésitant pas à mettre à contribution les enfants qui pêchaient pendant que les parents tamisaient le fond du fleuve. D'autres essayaient de s'associer avec des comparses, mais ce genre de coopération finissait le plus souvent par une dispute sur le partage des profits. Pour sa part, c'est en solitaire que Baptiste exerça le métier.

C'est en turbinant dans la boue du fleuve, en devenant ce que les Mariravinois appellent un Brasseboue, que Baptiste prit la mesure de Sainte-Marie-des-Ravines. À mesure que l'orpaillage augmentait en activité à cause de gens comme lui, il devenait de plus en plus difficile de trouver de l'or sur les rives du village. Eux autres, les Brasseboues, étaient donc obligés de se déplacer de plus en plus en amont du village pour exploiter des espaces nouveaux. Mais le fleuve n'était pas infini et il semblait à Baptiste que l'exploitation fluviale était arrivée à une forme de saturation. Ce constat ne faisait qu'augmenter les tensions entre orpailleurs qui s'accusaient mutuellement d'avoir surexploité l'Approuage et ses trésors.

Mais la vie au village avait aussi ses bons moments et ses rencontres heureuses. Pierre Parquois en faisait parti. C'était un ingénieur au ministère des Ponts et chaussées que la reconstruction de l'infrastructure routière de la France d'après-guerre avait tenu très occupé des années durant. Trop sans doute. Un jour, il avait décidé de tourner le dos à sa vie de fonctionnaire parisien pour emmener sa petite famille en Guyane afin de revenir aux valeurs essentielles qui avaient permis au genre humain de s'adapter : débrouillardise, sens de l'aventure, utilisation de matériaux naturels... À peine débarqué, il avait entendu parler de Sainte-Marie-des-Ravines, un village où tout était à construire : bâtiments et relations humaines. Entassant dans un bateau tout ce qu'il estimait nécessaire à l'installation de sa famille, il avait débarqué au village avec femme et enfants. Au cours de leurs repas du dimanche où Emma, son

épouse, se surpassait à la cuisine, Pierre expliquait à Baptiste ses débuts au village, rendus difficiles en raison de son idéalisme peu compatible avec l'esprit de libre entreprise des Brasseboues. Il fallut du temps pour que le regard des Mariravinois change. Quand les Parquois construisirent une solide maison sur pilotis, défrichèrent une parcelle pour cultiver la terre et, contre toute attente, survécurent à cette expérience, la réputation de Parisien fada de Pierre Parquois se mua en respect. D'autant que Pierre, et c'était sa grande vanité, était un des rares Mariravinois à ne pas avoir d'ardoise chez Émile. Mais l'adjudant disait à qui voulait bien l'entendre que ce n'était qu'une question de temps avant que le nom Parquois ne vienne s'inscrire de lui-même dans son livre de compte.

Ce que Baptiste appréciait chez Pierre, c'est que c'était un idéaliste totalement désintéressé par l'or, au contraire de lui. Ce qui motivait Pierre, c'était des projets communautaires, comme fédérer les hommes du village pour construire un pont qui aurait enjambé le fleuve afin de faciliter les déplacements entre les deux rives. Mais les réticences d'Émile et le manque de temps libre des orpailleurs rendaient cette idée irréalisable dans l'immédiat. Emma, elle, militait auprès des femmes du village pour fonder une école, car les naissances se multipliaient. Elle pouvait compter sur le soutien des Mariravinoises, qui étaient moins obtuses que leur homme. Mais ces idées n'étaient pas du goût de Pierre qui considérait que ces bavardages de femmes n'étaient qu'une perte de temps. Pour lui, l'école n'était clairement pas indispensable au village, il fallait se concentrer sur des projets plus urgents comme des drains et des canaux capables de protéger Sainte-Marie-des-Ravines lors des fortes pluies. Emma riait quand son mari dénigrait cette idée d'école, mais Baptiste savait, pour les fréquenter assidument, que c'était une source de tension entre eux.

Avec le temps, Baptiste devint presque bon comme Brasseboue. Sans jamais avoir fait de gros coups, il commençait à bien manier la batée et à faire son trou comme Mariravinois. Émile l'escroquait moins qu'au début quand il lui achetait son or, et en échange, Baptiste dépensait tout son argent dans son établissement. Quand il avait amassé assez de paillettes, Baptiste finissait inmanquablement dans le lit d'Umari.

Umari, c'était son pêché mignon. Non seulement Baptiste aimait se perdre en elle et oublier sa fatigue, ses créances et la douleur de sa jambe, mais Umari savait aussi le faire rêver en lui racontant son ancienne vie de Kali'na. Car si les indigènes s'étaient tenus éloignés de la discrète communauté du père Broca, en revanche la Sainte-Marie-des-Ravines d'Émile était une tout autre affaire. Umari était la troisième fille

kali'na à quitter sa tribu en cédant à la curiosité envers le mode de vie des Blancs. La première travaillait aussi au bordel d'Émile, Baptiste la fréquentait les soirs où Umari était indisponible, et la seconde était mariée à un orpailleur. Dès le premier départ, cette défection avait été vécue comme une véritable trahison par la tribu, aussi les *uwapotosan*, les anciens, avaient essayé d'inculquer la peur de l'homme blanc chez les plus jeunes afin de tuer dans l'œuf toute forme d'intérêt pour le monde des Mariravinois. Cette crainte envers les Blancs fonctionnait tellement bien que les hommes les plus jeunes de la tribu ne partageaient plus le point de vue trop pacifique des anciens du village. Pour la nouvelle génération, les Brasseboues devaient quitter la région, car à force de creuser la terre et de tamiser le lit du fleuve, ils allaient réveiller les *imawale*, les mauvais esprits. Il suffisait de peu pour que la coexistence pacifique ne se transforme en guérilla. Si les Mariravinois possédaient l'avantage de la puissance de feu, en revanche les Kali'nas connaissaient très bien la forêt et pouvaient se révéler des adversaires insaisissables capables d'attaquer des hommes trop isolés en faisant usage de fléchettes empoisonnées ou de pièges de chasse élaborés. Des orpailleurs trop téméraires avaient déjà fait les frais du ressentiment des jeunes Kali'nas. Les corps mutilés que l'on retrouvait disposés dans de macabres mises en scène ne faisaient que rendre les Mariravinois de plus en plus hostiles.

Umari portait un regard désabusé à la fois sur sa tribu d'origine et sur les Mariravinois. Quand elle évoquait les traditions vieillotées des siens ou les excès des Blancs, Baptiste avait du mal à définir de quel côté elle se plaçait. Mais son corps si exotique de métis marron-kali'na l'obsédait plus que le sentiment de déracinement de la jeune fille.

Elle, elle lui apprenait les mots kali'nas les rares fois où ils sortaient de la chambre d'Umari pour se promener le long du fleuve. Il fallait rester prêt de Sainte-Marie-des-Ravines pour ne pas risquer de faire de mauvaises rencontres. En longeant les berges de l'Approuage, le couple dépassait les tombes recouvertes par la jungle des premiers mariravinois et pouvait voir les drôles de sculptures de Pierre-André, le benêt du village. Baptiste avait plusieurs fois essayé de discuter avec lui, et c'était vrai que le pauvre homme avait la vivacité intellectuelle d'un enfant de dix ans, en particulier l'insatiable curiosité. Si Pierre-André était orpailleur, c'était plus par mimétisme et par amusement. Mais depuis quelques semaines, il avait cessé de chercher de l'or et s'était mis à entasser des pierres et des branches qu'il assemblait avec de la boue. Ses agglomérats formaient un mélange d'art naïf et d'artisanat brut sur la surface desquels il gravait des arabesques illisibles. Ses créations sur les rives indisposaient de plus

en plus les Brasseboues qui trouvaient que ces amas de pierres et de boues étaient horribles. Mais à chaque fois que l'un d'eux détruisait une de ses œuvres, Pierre-André se contentait de récupérer les morceaux pour reconstruire la sculpture toujours plus en amont du village.

Quand elle portait le regard sur les constructions de Pierre-André, Umari ne pouvait que penser aux totems de bois de son enfance. Elle racontait alors à Baptiste les bribes de légendes dont elle se souvenait. Les créatures du simple d'esprit ressemblaient aux fameux *imawale*, les mauvais esprits que la tradition orale décrivait comme des entités monstrueuses à quatre doigts. Umari expliquait alors en riant que dans la mythologie kali'na, l'or était impur puisque c'était en fait les excréments que déféquaient les *imawale* quand ils avaient dévoré puis digéré leurs victimes. Pour les Kali'nas, l'obsession des Mariravinois à chercher les excréments de ces monstres ancestraux était la preuve évidente de la folie des Blancs.

Baptiste aurait pu vivre éternellement dans cette incertitude bienheureuse. À Sainte-Marie-des-Ravines, ses ennuis étaient toujours fugaces. Même quand il devait se battre avec un autre orpailleur pour des histoires d'or ou qu'Émile se mettait à lui réclamer son dû, tout cela glissait sur lui. Il n'était pas amoureux, non, il était heureux, c'était encore mieux. Tout ce qui avait fait son malheur en métropole, la famille, la recherche d'un métier, les souvenirs de la guerre... tout cela se dissipait dans l'éreintement du Brasseboue et les petits plaisirs d'Umari.

Pour échapper aux nuits cauchemardesques entrecoupées par les cris d'angoisse de ses voisins de chambrée hantés par des nuits de plus en plus troublées, Baptiste adopta une mauvaise manie d'Umari en fumant l'*okapuna*, un tabac local dont la plante a la particularité de posséder des racines très profondes qui s'enfoncent dans les entrailles de la terre avec force. Umari prétendait qu'aucun homme n'est capable d'arracher un pied d'*okapuna* tant le végétal s'ancre puissamment dans la terre, car selon elle, ce sont les *imawale* qui s'accrochent aux racines de la plante pour éviter qu'elle ne soit arrachée par les hommes. L'engourdissement provoqué par ce tabac ne repoussait pas les cauchemars mais évitait au moins de se réveiller en hurlant au milieu de la nuit.

Une nuit où l'*okapuna* et l'alcool se mêlèrent dans le lit exigu d'Umari, elle raconta à Baptiste une comptine pour l'aider à s'endormir. Tout en lui caressant les cheveux avec douceur alors que sa tête reposait sur ses seins, elle lui susurra la légende kali'na faisant remonter les

origines de la tribu à un unique homme qui fut autrefois le seul survivant de l'*umuti'po*, le déluge :

— Pour éviter de se noyer alors que le niveau des eaux montait, il grimpa en haut d'un palmier avec pour seule compagnie un chien et un perroquet. Il survécut là-haut en mangeant les fruits du palmier dont il jetait les noyaux dans l'eau. Le jour où les noyaux ne firent plus de bruit en tombant dans l'eau, il sut que le déluge était terminé. Il descendit de l'arbre et se mit à chasser. Après avoir tué une proie, il se mit à chercher du bois pour la faire cuire. Quand il revint près de l'animal qu'il avait tué, ce dernier avait déjà été cuisiné par quelqu'un d'autre en son absence. Le lendemain, il tua un nouvel animal et se cacha dans la forêt pour surveiller qui faisait à manger quand il n'était pas là. Il vit son propre chien enlever sa peau et se transformer en femme. L'homme courut pour attraper la peau et la jeta dans le feu. La femme se retrouva alors nue. C'est plus tard que les premiers membres de ma tribu naquirent de l'union de ce couple.

» Mais alors qu'ils grandissaient, les enfants de l'homme et de la femme se mirent à disparaître les uns après les autres. La femme chercha ses bébés partout et découvrit qu'ils avaient été enlevés par des mauvais esprits, les *imawale*, qui dévoraient les enfants comme l'homme mangeait des animaux. La femme fut faite prisonnière par les *imawale*. L'homme, ne voyant pas revenir sa femme, fabriqua des armes et défia les *imawale* en combat. Mais les créatures étaient trop nombreuses, il n'arrivait pas à toutes les vaincre, elles se reproduisaient toujours avant qu'il n'ait tué la dernière. Il mit au point un stratagème en demandant au perroquet d'aller au fond d'une caverne et d'imiter le cri des enfants qui pleurent. Les *imawale* entrèrent tous dans la caverne et l'homme fit s'écrouler l'entrée de la galerie pour piéger à jamais les créatures sous terre. Il réussit ainsi à sauver sa femme et ses enfants, mais ces derniers trouvèrent les armes que l'homme avait fabriquées pour se battre contre les mauvais esprits, et ils commencèrent à se bagarrer avec entre eux. C'est ainsi que la guerre entre les tribus commença.

Baptiste n'entendit pas l'histoire dans son entièreté tellement la voix d'Umari, imitant celle des vieilles femmes de la tribu qui racontaient cette légende uniquement quand aucun homme n'était présent, était profonde. Mais à partir de cette nuit-là, les cauchemars de l'orpailleur devinrent plus concrets. Il se voyait creusant la terre jusqu'à voir émerger de la glèbe des crottes d'or. Quand il tentait d'arracher ces trésors à la terre, c'était pour se rendre compte qu'une main griffue et noire tenait fortement la crotte et l'empêchait de s'approprier l'or.

Un jour, Émile pesta plus violemment qu'à son habitude. Plusieurs de ses hommes avaient déserté dans les derniers jours, sans un mot. Et ce n'était pas des gens qui cherchaient à se cacher parce qu'ils lui devaient trop d'argent. Alors Émile réagit en adjudant : tous les Mariravinois qui avaient du muscle ou une arme à feu furent mis à contribution pour faire une battue en direction du village des Kali'nas. L'expédition punitive s'annonçait implacable, la guérilla devait cesser pour toujours. Pourtant, quand ils s'abattirent sur le village en faisant feu, les lieux étaient déserts. La grande cahute au toit de feuilles qui servait habituellement de logement collectif aux Kali'nas avait été passée par le feu. Il n'y avait aucune trace de prisonniers blancs. Les indigènes avaient quitté leur territoire ancestral.

Émile, fort de son expérience cambodgienne, avait du mal à comprendre pourquoi soudain, les Kali'nas ne montraient plus les corps des Mariravinois qu'ils massacraient. Ce changement de tactique allait à l'encontre de ce qu'il pensait être la logique kali'na.

Le fleuve ajouta encore plus de non-sens en laissant flotter le corps d'un des Brasseboues disparus. Le cadavre fut remorqué sur les rives, et tout le monde put constater l'extrême maigreur du défunt. Ses joues creusées, ses muscles fondus, ses cotes saillantes... Les Kali'nas devaient très certainement les retenir prisonniers dans des conditions inhumaines.

Baptiste fut désigné avec d'autres par tirage au sort pour accompagner Émile qui voulait maintenant remonter l'Approuage pour libérer ses hommes. Ils s'armèrent lourdement et longèrent les berges du fleuve pour grimper dans les flancs de la montagne où le cours d'eau prenait sa source en sortant du massif de Saül. Baptiste trainait la patte en arrière du groupe en compagnie de Pierre Parquois, lui aussi désigné pour l'expédition, et regardait se découper le mont qui lui rappelait ses nuits épuisantes, quand il rêvait qu'il mourrait étouffé sous des tonnes de gravats et qu'il tentait en vain de creuser la terre de ses mains pour remonter à la surface.

Bien que poussée de l'avant par les ordres tonitruants de l'adjudant, l'escouade s'écroula à la nuit tombée dans un camp improvisé, extenuée. Pourtant, ce fut une nuit sans sommeil. La montagne écrasait l'horizon de sa masse, et l'eau du fleuve, moins large qu'au niveau de Sainte-Marie-des-Ravines, semblait trop dense, pas assez diluée. Se souvenant des confidences d'Umari, Baptiste expliqua à ses compagnons comment les Kali'nas nommaient cet endroit : *Kalayopida dol*, littéralement « Les

mauvaises eaux qui ruissellent ». Pierre Parquois évoqua la présence de plomb dans l'eau comme explication probable. Cela ne rassura que lui.

Ils marchèrent encore toute une journée, harassés par les moustiques et se méfiant de la jungle. Pourtant la forêt semblait étrangement calme. Les fusils étaient armés et prêts à faire feu au moindre danger. Émile était constamment au bord de sonner la charge en agitant sa cravache pour un oui ou pour un non. La fatigue anesthésiait la jambe de Baptiste, qui boitait sans souffrir maintenant qu'ils prenaient d'assaut la montagne.

C'est de nuit qu'ils arrivèrent en vue de la mine. La galerie était à flanc de coteau, assez grande pour laisser passer un homme. L'excavation avait été faite avec des outils d'orpailleurs : des pioches et des pelles venues de Sainte-Marie-des-Ravines traînaient par terre. Tout le déblai de la galerie avait été entassé à l'entrée du trou. Mais le plus glaçant, c'était que certains avaient creusés à main nue : des ongles étaient plantés dans la terre.

Il n'y avait aucune trace des mineurs, pas même un vieux feu de camp ou les restes d'un repas. Aucun lit de feuilles ou de hamac. Pourtant, creuser une telle galerie avait dû prendre des jours et des jours.

Ils improvisèrent des torches avec des vieilles branches et du linge imbibés d'alcool puis se glissèrent dans le boyau à la queue leu-leu, Émile en tête. La galerie n'était pas étayée, ce qui n'avait rien de rassurant pour tous ces hommes qui avaient connu les tranchées de la der des ders.

Après cinquante ou cent mètres de galerie régulière en forme de tube, la mine déboucha tout à coup sur un réseau de conduits naturels aux parois rocheuses. En approchant les torches des pans, des veines émergèrent de la roche. Les hommes étaient formels : c'était là un filon de très grande qualité, bien plus rentable que le brassage de boue. Émile jubilait et en était à se demander si *La Quille* allait être en mesure de transporter des rails pour installer des wagonnets. Même Pierre Parquois prenait des mesures et estimait à haute voix l'étendue des travaux de soutènement nécessaire à l'exploitation de la mine. Il cherchait un accord avec Émile pour superviser le chantier en échange d'un pourcentage raisonnable de l'or extrait.

Baptiste, lui, regardait de plus près les étranges gravures incrustées dans la roche, entre les strates aurifères. Elles ressemblaient effroyablement aux statues de boues de Pierre-André. Et surtout, tel un chemin de croix sur les murs d'une église, ces gravures semblaient raconter une histoire. Laisant son index glisser sur les traits gravés, telle l'aiguille

oscillante d'un gramophone, Baptiste suivit le récit, qui entra en résonance avec ses mauvais rêves et les histoires indigènes d'Umari.

Un coup de feu le sortit de ses transes. L'escouade s'était éparpillée dans plusieurs couloirs, pour évaluer le gisement. Des cris et de la poudre étaient suspendus dans l'air. Sortant de sa section pour rejoindre Émile, Baptiste trouva l'adjudant, le fusil encore fumant entre les mains. Pierre Parquois était étendu raide mort, une balle dans la poitrine. L'adjudant croisa le regard de Baptiste et justifia son geste :

- C'est MON or...

Émile épaula calmement son arme en direction de Baptiste tandis que dans le dos de l'adjudant apparut un autre membre de l'escouade, le couteau prêt à frapper. Baptiste ferma les yeux juste avant que le coup de feu ne claque et que la lame ne déchire la chair. Quand il osa enfin regarder la scène, l'homme au couteau avait déjà arraché la lame du corps d'Émile et avançait dans l'étroit couloir en direction de Baptiste, le couteau dégoulinant encore de sang. Baptiste retrouva les réflexes qu'il avait développés pendant la guerre et se mit à courir comme un dératé malgré la douleur de sa jambe.

Traversant le dédale en clopinant, Baptiste s'efforçait de retrouver la sortie tout en ignorant les rôles de ses compagnons en train de s'étriper méthodiquement. D'autres coups de feu, d'autres cris d'agonie résonnant dans les galeries adjacentes. Quand il tomba par hasard sur les cadavres des Brassebous disparus et qu'il comprit qu'eux aussi s'étaient battus entre eux pour un peu de merde d'or, il ne sut pas comment réagir.

Perdu, Baptiste s'éloignait des vestiges de la tuerie en laissant la peur le guider dans le réseau complexe de la mine. Les cris se faisaient moins entendre, faute de combattants. La douleur à la jambe se rappela à son bon souvenir alors qu'il traversait maintenant des salles plus vastes où des stalagmites avaient été sculptées pour ressembler à des choses torturées dont il ne comprenait pas la finalité. Il se faufila dans un boyau où il dut avancer en se courbant pour finalement déboucher sur un cul-de-sac. Il aurait bien fait demi-tour pour prendre un autre chemin, mais il entendait du bruit dans l'immense salle, comme si l'un des Brassebous enrégés remontait sa piste en reniflant l'odeur tenace de la peur panique de Baptiste.

Baptiste éteignit sa torche et se cacha au plus profond de son trou. Tout ce qu'il percevait, en plus de son souffle qu'il n'arrivait pas à reprendre, c'était les bruits de pas et le cliquetis d'un fusil que l'on rechargeait dont l'écho ricochait dans l'immense salle aux sculptures difformes

qui ressemblaient aux *imarwale* qui infiltraient ses nuits gorgées d'*okapuna*. Il sanglotait comme un enfant, aussi le meurtrier trouva facilement la cachette de Baptiste. Il était comme le perroquet de la légende d'Umari, piégé dans la noirceur avec les mauvais esprits. Mais cette fois-ci, il n'y avait personne pour faire s'écrouler l'entrée de la grotte.

Du même auteur sur Feedbooks

Les Enfants de Cayenne (2010)

Bourdeau, maquereau poissard de Paname, a tiré le gros lot : il est envoyé à Cayenne pour avoir buté le micheton d'une de ses poules. Dans le rafiote qui le mène au baigne, il fait la connaissance d'autres zigues qui, comme lui, dégringolent dans la bassesse humaine.

Couverture de Patrice Larcenet.

À Vau-l'eau (2010)

La cité s'appelle Vau-l'eau. Elle flotte comme un déchet qui surnage entre deux vagues d'une mer qui gigote. C'est l'ultime repaire des survivants d'une époque qui prend fin sous un déluge lavant le monde à grandes eaux.

Couverture de Patrice Larcenet.

La Soupe (2010)

Cette histoire est vraie. Les mauvaises langues diront que c'est son seul intérêt.

B***** est une petite ville de province, le chef-lieu de la petitesse. C'est l'été et le narrateur est nouveau dans le voisinage.

Couverture de Patrice Larcenet.



www.feedbooks.com
Food for the mind